

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTÉRATURE—BEAUX-ARTS

VOL XIV

MONTREAL, 4 MAI 1901

No 287

SOMMAIRE

Une partie de "Bluff", *Vieux-Rouge*—Les Affiches, *Pater-Familias* — Mes Collaborateurs, *Rigolo* — Utile Dulci, *Catholique* — La Crémation, *Ignis* — Bibliographie, *M. de la Galerie* — Le Travail des Enfants, *Jean de Bonnefon* L'imagier, *A. Roguenant* — Le Vers dans le Fruit, *Severine* — Le Secret de la Morale, *Octave Mirbeau* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

Une Partie de "Bluff"

Les bonnes choses, comme les belles filles, ne sont appréciées qu'en autant qu'on s'en empare petit à petit. Ainsi, la glotonnerie inhérente à notre pauvre nature humaine force la grande majorité des hommes à s'emparer d'un bon morceau et à se le mettre sous la dent, dès que l'occasion se présente, mais celui qui sait jouir préfère attendre.

C'est précisément pour cette raison que j'ai retardé pendant plusieurs semaines la publication de cette lettre de mon vénérable archevêque aux directeurs de la Banque d'Hochelaga, dont M. F. X. St. Charles est le distingué président.

Je n'ai pas inventé le mot distingué, c'est mon Ordinaire en personne qui s'en est servi, et venant d'une aussi haute autorité, il me semble que j'ai bien le droit de m'en servir, en vertu du principe que j'ai toujours observé de prendre mon bien là où je le trouve.

Lorsqu'il s'agit de prendre une belle fille, on lui saisit d'abord la main, etc.,

etc., et enfin et cœtera. D'ailleurs, je n'ai pas à expliquer tout cela à mes lecteurs.

Tous, tant que êtes, vous y avez passé et vous en savez aussi long que moi-même sur ce sujet. Je ne connais qu'une classe d'hommes qui n'observent pas cette règle, mais ce ne sont pas des *dilettantes*; ils ignorent les jouissances réelles de l'attaque et de la conquête. Ce sont les curés.

Et la raison en est bien simple. Ils n'ont pas la peine de chercher. Les bons morceaux se présentent à leur portée, et sont servis chaud. Ils sautent dessus à mains jointes et s'en emparent en attendant de nouvelles aubaines. Je ne les blâme pas.

Ils en ont un si grand nombre.

Ne croyez pas un instant que je m'écarte de mon sujet, je voulais simplement vous donner les raisons qui m'ont porté à attendre aussi longtemps avant de vous narrer la partie de "bluff" qui s'est jouée entre Mgr et les directeurs de la Banque d'Hochelega.

Mon Ordinaire, qui avait une *straight flush* dans les mains, et qui tient son jeu bien caché, a gagné \$250 de mieux, et j'en suis très heureux.

Voici donc le poulet qu'il a adressé à ces messieurs de la Banque en date du 26 juin 1900 :

Archevêché de Montréal.

Montréal, 26 juin 1900

Monsieur le Président et Messieurs les Directeurs
de la Banque d'Hochelega, Montréal.

Messieurs,

J'ai l'honneur d'accuser réception de la lettre que m'a adressée votre distingué président, le 22 de ce mois, ainsi que le chèque de \$250.00 qui l'accompagnait. Je suis très sensible à la gratitude que vous m'exprimez pour mon intervention à l'occasion de la course sur votre banque, le 1er août de l'année dernière; mais quant à accepter une somme d'argent destinée à "mes

œuvres personnelles" pour le service que j'ai pu rendre, cela me paraît impossible, et j'espère que vous ne serez point formalisé si je vous remets le chèque que vous m'avez envoyé. En écrivant la lettre que vous m'aviez demandée je savais que j'assumais une grande responsabilité, mais que je faisais en même temps une œuvre nationale et j'ai trouvé dans cette œuvre elle-même ma meilleure récompense. Peut être, du reste, a-t-on, en dehors de la banque, exagéré l'effet de mon intervention, puisque votre rapport qui parle assez longuement de la panique de l'an dernier, garde sur cette intervention un silence absolu. Dans tous les cas, ma sympathie, vous le savez, vous est entière. Votre maison a ma confiance et celle de tout le clergé, et nous n'avons qu'à reconnaître l'amabilité de vos procédés à notre égard. Votre prospérité me réjouit et je fais des vœux pour qu'elle s'affermisse encore.

Maintenant, Messieurs, vous savez l'appel que j'ai adressé à tous les catholiques du diocèse en faveur de la Cathédrale de Montréal. C'est une œuvre religieuse et catholique à la fois. Si la banque d'Hochelega veut, dans l'avenir, y co-opérer je lui en aurai une sincère reconnaissance.

Veillez agréer, messieurs, l'assurance réitérée de mes bien dévoués sentiments.

† PAUL, arch. de Montréal.

La clarté du style de Monseigneur est non seulement apparente, mais elle saute aux yeux. "Vous avez exagéré, messieurs, l'effet de mon intervention, vu que votre rapport annuel qui parle longuement de la panique, garde sur cette intervention un silence absolu."

C'est ce qu'on appelle dans le beau monde un camouflet. J'ai l'habitude de me servir d'un terme plus énergique, mais la qualité des gens en scène me gêne un peu dans les entournures.

A la suite de cette phrase, Mgr ajoute que lui-même et son clergé ont la plus grande confiance dans l'institution, ce qui voulait dire en toutes lettres: "L'an dernier, mon intervention a empêché les directeurs des institutions religieuses de retirer leurs dépôts, ce qui a laissé dans

votre caisse au moins deux millions de dollars."

On sait que les comptes de banque de ces messieurs sont en général fort respectables.

Enfin, le dernier paragraphe de la lettre est tout simplement un chef-d'œuvre. Mgr ne voulait pas perdre ce qu'il avait si légitimement gagné, et c'est pour cette raison qu'il a monté le "bluff" avec le résultat que cette seconde lettre de Mgr à M. F. X. St. Charles nous fait voir :

Contrecoeur, le 30 juin 1900

En visite pastorale.

Monsieur F. X. St Charles, Président de la banque d'Hochelaga, Montréal.

Mon cher monsieur.

Il y a aujourd'hui un an vous m'apportiez à l'archevêché un chèque de \$1000.00, comme votre offrande personnelle pour l'œuvre de la Cathédrale. Hier soir, je recevais un chèque de \$500.00 de la part des directeurs de la banque d'Hochelaga dont vous êtes le distingué président, pour la même fin. Je vous en suis très reconnaissant, vous me donnez là une nouvelle preuve de votre générosité et je vous prie de présenter à vos collègues mes plus sincères remerciements. Je vous réitère mes vœux pour la prospérité de votre institution qui fait aujourd'hui l'honneur de notre nationalité et je me souscris,

Votre très humble et très dévoué.

† PAUL, arch. de Montréal.

Depuis cette époque, la plus parfaite harmonie existe entre ces messieurs de la banque et Monseigneur, et comme un service en attire un autre, Sa Grandeur est invité de temps à autre à faire une petite visite de cérémonie, et il en a profité pour octroyer une bénédiction onctueuse, à tous les gens de la nouvelle maison, et même à l'édifice.

Espérons que cette cérémonie ne constituera pas une hypothèque.

C'est bien dommage, tout de même, que Mgr Fabre n'ait pas songé, dans le temps,

à accorder un bout de bénédiction de ce genre au père Jacques Grenier, au directeur de la *Revue Canadienne*, Alphonse Leclair, à Clendinneng et à Bousquet. Il y aurait peut être aujourd'hui moins de ruines à déplorer.

Reste à savoir si la bénédiction de Mgr Fabre valait celle de son successeur. J'ai souvenir que qu'il y a un grand nombre d'années l'archevêque avait été invité à bénir une institution qui avait toujours été prospère jusqu'à cette époque. On avait même profité de l'occasion pour conseiller à Beaugrand de lui demander d'asperger la *Patrie* en passant.

Eh bien ! l'institution a tellement périclité depuis cette époque que ses anciens propriétaires ont été forcés de la céder à une nouvelle compagnie.

VIEUX-ROUGE.

LES AFFICHES

Nous nous permettrons, dans notre prochain numéro, de féliciter Monseigneur à propos de la lettre qu'il a adressée au Conseil-de-Ville relativement aux affiches flamboyantes, alléchantes de luxueux immonde, qui s'étalent sur les clôtures. Sur cette question, nous sommes absolument du même avis que l'archevêque, et nous croyons, comme lui, qu'il est grandement temps que nos édiles s'occupent de cette peste des affiches.

Au prochain numéro.

PATER-FAMELIAS.

TOUJOURS ON Y REVIENT.

Quand on a connu tous les remèdes on est bien heureux de revenir au BAUME RHUMAL, le remède le moins coûteux et le plus sûr.

MES COLLABORATEURS

Un confrère du *Journal* vient de m'enlever sans avis préalable mon collaborateur de la *Presse* qui pond les ineffabilités. J'ai été très sensible à cette perte, et je n'ai pas pu m'empêcher de taxer le chroniqueur du *Journal* d'indélicatesse.

Cependant, je m'en suis consolé plus tard en découvrant à la *Patrie* un autre oiseau qui vaut bien celui de la *Presse*. J'ai donc découpé ce qui suit dans l'organe à P'tit Joe :

De plus, il paraît qu'il avait été réprimandé par Mgr Bruchesi, parce qu'il n'aurait pas administré la paroisse selon les directions reçues, et il est bien possible que ces reproches joints à d'autres tribulations qu'il avait déjà, étant dans une paroisse très pauvre et malade, aient affecté son esprit chancelant au point de le faire sombrer tout à fait.

Les faits démontraient que M. Joly s'était jeté dans le lac, et il ressortait des témoignages donnés par J. B. Laverdure, Alexandre Daoust, Edmond Daoust, Jules Provost et autres citoyens respectables de l'endroit que le prêtre infortuné avait commis cet acte contre nature dans un moment où sa raison l'avait abandonné.

Il avait été déjà interné à la Longue-Pointe, à l'asile St Jean de Dieu, et il paraît qu'il avait conservé de sa maladie incomplètement guérie, des allures, des gestes étranges. On l'a vu s'en aller à pas précipités dans les champs, puis, s'étant arrêté, se livrer avec les bras et les jambes à des mouvements de gymnastique qui pouvaient être excellents au point de vue de l'hygiène, mais qu'un homme sensé, pensait-on, aurait exécutés à huis-clos.

Corrigeons-nous !

RIGORO.

UTILE DULCI

Monsieur le curé Auclair, qui ne badine pas sur le chapitre "Finances", et qui n'a pas non plus l'habitude de se gêner dans ses expressions, commence à s'apercevoir que la concurrence des Terroristes de Ste Anne affecte son budget, et il a dénoncé en termes vigoureux le *montage* des pèlerinages à Ste Anne de-Beaupré.

Voici d'ailleurs les termes de son sermon, que je trouve dans le *Journal* :

M. le curé de St Jean-Baptiste a annoncé à ses paroissiens, dimanche dernier, qu'ils n'iraient pas cette année en pèlerinage à Ste Anne de Beaupré. Sans doute, a-t-il dit, les pèlerinages ont du bon, mais Dieu n'exige pas que nous nous ruinions pour lui plaire. Je préfère payer les dettes de la paroisse que de vous conduire à Ste Anne. Des dettes nouvelles, je suis capable d'en contracter sans aller jusque en bas de Québec".

Au lieu de leur pèlerinage annuel, à Ste Anne les paroissiens de St-Jean-Baptiste feront en bateau à vapeur une promenade à quelque église riveraine, moins éloignée. En revenant ils arrêteront à quelque autre sanctuaire, où aura lieu une deuxième cérémonie. Ce sera l'agréable et le pieux combinés.

Si tous les curés en faisaient autant, il y aurait moins de notre argent qui prendrait la route du bas du fleuve, et ensuite celle de la Belgique.

CATHOLIQUE.

LA CREMATION

Depuis que ce nouveau mode de disposer des morts est passé à l'état de loi, nous en avons eu de toutes les couleurs à ce sujet. La presse bien pensante a naturellement emboîté le pas derrière les autorités ecclésiastiques et obéi aux injonctions de l'archevêque. Au fond, ça ne fait aucune différence. La crémation ira tout de même son petit bonhomme de chemin, et dans cinquante ans on brûlera indifféremment catholiques, protestants ou juifs.

Le dernier écho de l'incinération nous arrive du prône de dimanche dernier. On dit qu'une lettre particulière a été adressée aux curés, paraît-il, et ceux-ci ont fait quelques commentaires timides qui n'étaient que la répétition de ce qui avait été dit antérieurement et à plusieurs reprises.

Allons, c'en est en fait, et il faut en prendre son parti, nous brûlerons ici ce qui nous donnera un avant-goût de ce qui

nous attend de l'autre côté, si le bon Dieu n'est pas plus juste qu'on le prétend.

* * *

Pour finir :

Devant le four crématoire.

Deux vieux copains, appuyés sur des cannes surveillent attentivement l'opération pendant deux heures, et ils commencent à éprouver de la fatigue.

— Sais-tu que c'est long, dit l'un d'eux.

— Ce n'est pas étonnant, ça a toujours été un dur-à-cuir.

IGNIS.

PRINCIPE ESSENTIEL.

Règle générale, il faut toujours avoir une bouteille de BAUME RHUMAL chez soi pour être prêt à recevoir l'ennemi.

155

Bibliographie

LA QUESTION FINLANDAISE AU POINT DE VUE JURIDIQUE par M. Frantz Despagnet, professeur de Droit International, en vente chez L. Larose, éditeur, 22 rue Soufflot, Paris.

La question de la Finlande, absorbée par l'Empire Russe, subissant un écrasement systématique sans brutalité ni violence, mais absolument destructeur, n'a pas encore appelé beaucoup l'attention du continent. A peine avons-nous, entendu parler de ce grand drame sans coup de fusil, mais non moins navrant par les efforts qui ont été faits pour attirer dans notre pays l'émigration qui menace de régler cette question de la force contre le droit. Elle n'est pas moins puissamment intéressante, l'étude de cette lutte sans issue, intéressante surtout pour nous, canadiens-français, qui avons eu nos jours de frayeurs et de détresse, après lesquels nous avons vu surgir une ère de liberté. Notre position était pourtant bien autrement précaire que celle de la Finlande, puisque nous étions des vaincus et les concessions sur lesquelles s'est édifiée notre reconstitution nationale fran-

çaise sur ce continent était simplement une descendance du vainqueur. La Finlande, elle avait été détachée de la Suède par la Russie comme collectivité distincte appelée simplement à changer de patron et avec la promesse du maintien "de ses lois et privilèges." Ce que sont devenues ces promesses, c'est ce que nous expose M. Despagnet dans sa magistrale étude où il nous montre la Russie systématiquement englobant sa proie comme le boa dans sa cage de verre qui fait disparaître sans secousse, sans mouvement, sans perturbation apparente le lapin blanc qu'on a posé à sa portée. M. Despagnet établit juridiquement l'illégitimité de cette absorption et venge les courageux protestataires français qui en ce temps de russianisme a outrance eurent le courage d'adresser des remontrances au Czar de toutes les Russies, mais eurent la mauvaise fortune de n'être pas même reçus de l'autocratique monarchie.

L'AFFAIRE DELPIT, contenant tous les documents relatifs au procès religieux et civil avec le texte *in extenso* du jugement de l'hon. juge Archibald. 1 vol. 158 pages, chez Chs. Hébert, éditeur, 34 rue St. Vincent, Montréal.

L'affaire Delpit est un des événements judiciaires de l'époque, elle prend rang avec l'affaire Guibord et l'affaire du *Canada-Review*, il était donc très important de conserver sous une forme durable tous les documents qui s'y rattachent et surtout d'en donner une version française. Parti de la procédure étant en latin, l'autre en anglais. Le volume qui vient de paraître chez M. Chs. Hébert, éditeur, contient tout ce qui a trait au procès jusqu'à la présente date. On y trouve un exposé des faits qui ont donné naissance au procès. Une dissertation sur le mariage. Un projet pour remédier à l'imperfection de la loi matrimoniale. Toutes les pièces de la procédure et de l'enquête ecclésiastiques. Toutes celles de la procédure civile. Le texte des sentences prononcées par l'officialité de Québec et par la Cour de Rome. Le certificat de libération des époux Delpit. Le jugement *in extenso* de l'honorable juge Archibald.

Toutes ces pièces ont une importance essentielle et leur réunion en un volume permet d'embrasser facilement toute la cause et d'en suivre aisément les développements. La traduction est très soignée, la brochure est élégante nous lui souhaitons un succès qu'elle mérite à tous les points de vue.

LES HÉROS ET LES PITRES par Edouard Drumont, chez Ernest Flammarion, éditeur, 26 rue Racine, Paris.

Le grand succès qui a accueilli en librairie le dernier ouvrage d'Edouard Drumont : *Figures de bronze ou Statues de Neige*, décide l'éditeur E. Flammarion à mettre en vente le second volume qui complète ces "Treteaux du Succès" : *Les Héros et les Pitres*.

Ce titre indique suffisamment que dans ce volume le lecteur retrouvera toutes les qualités qui firent le succès du violent polémiste

LE GOUVERNEMENT LOCAL EN FRANCE et l'organisation du Canton par Chs. Bellangé, chez Didier, éditeur, 6 rue de Sorbonne, Paris. Prix : 9 francs.

Les esprits animés d'une saine conviction démocratique déplorent amèrement en France l'état de centralisation énervante auquel en est rendue la vie Nationale. Nous avons du mal à comprendre dans notre pays où l'autonomie est si complète du haut en bas de l'échelle administrative d'existence sous un régime qui annihile toute initiative et qui ferme les portes à toute action individuelle. Encore moins pouvons nous concevoir la vie nationale d'un pays ancien comme la France où le développement de la culture intellectuelle, de la fortune particulière, des ressources individuelles de toutes nature crée des aspirations innombrables comment ces énergies, ces volontés et ses ambitions peuvent trouver un exutoire dans cette gigantesque chaudière sans soupape de sûreté. Ou plutôt nous concevons trop bien par les résultats actuels tout le danger de ce trop plein d'énergies sans emploi. M. Bellangé qui est animé d'un profond amour de la démocratie a étudié le moyen de remédier à

cette situation, il l'a trouvé dans la constitution d'éléments dirigeants nouveaux où toutes les volontés trouveront place. Son plan d'organisation consiste à prendre la plus petite unité administrative qui existe en France, le canton, et à en faire un foyer d'action individuelle, un rouage politique et économique complet capable de fournir un champ d'activité suffisamment étendu à toutes les bonnes volontés et à toutes les énergies. M. Bellangé arrive ainsi à réaliser la proportion que Seyès jugeait convenable pour un pays comme la France entre dirigeants et dirigés, celle de un notable pour dix citoyens.

M. Bellangé peut émettre des opinions qui semblent paradoxales comme celle-ci : "pour remédier à l'incohérence comme à la faiblesse du système représentatif, il faut le multiplier, ; mais son œuvre très sérieuse contient d'autre part de belles idées comme celle-ci, dont nous pouvons toucher du doigt la justesse chaque jour avec notre système dans lequel chaque contribuable a sa part directe à la gestion des affaires publiques, "dans les assemblées, comme dans la vie sociale, c'est le travail commun qui reconcilie."

M. DE LA GALERIE.

LE TRAVAIL DES ENFANTS

Lois d'aujourd'hui

Avant la chute de l'ancienne société, coupée en deux par la guillotine, avant les jeux saignants de la Révolution, les maîtrises française sont mortes. L'apprenti reste sans protection. Il est la victime de tous bien plus que le paysan, cet être à la démarche trébuchante, à la taille courbée, que nous montre l'Histoire. Le frêle corps du petit ouvrier forme l'arc incliné vers la terre d'où partiront les flèches sifflantes contre le bourgeois. L'endant 90 ans, ce bourgeois vainqueur se soucie peu du travail de l'enfant, parce que l'enfant, comme la femme, ne vote pas, ne discute pas, ne sert pas on ne menace pas les ambitions.

La société nouvelle s'occupe à d'autres labours

Elle forge des lois pour déclarer sainte la propriété qu'elle a prise. Allongée comme le boa, la parvenue passe près d'un siècle à digérer son butin.

Cette bourgeoisie féodale et terrienne n'a longtemps de souci que pour l'agriculture et ne s'intéresse à l'industrie que le jour où elle voit la seule action d'une mine devenir une fortune.

C'est la bourgeoise terrienne qui parle par la bouche de Rouher, le 20 juillet 1867, quand le vice-empereur dit à Jules Simon :

— Monsieur, vous enseignez toujours leurs droits aux ouvriers. Apprenez-leur le devoir !

La réponse de Jules Simon fut un labour de trente ans et l'histoire, plus juste que le contemporain, dira peut-être un jour que ce vieillard fut un précurseur des grandes idées — si les grandes idées viennent jamais à mener le monde.

Les lois de 1840, de 1850 et même de 1874, nous apparaissent aujourd'hui laides et falottes comme les chapeaux des mêmes dates oubliés et retrouvés dans des cartons fanés. Aucun souffle ne passe plus dans ces lettres mortes, qui leur donne survie pour l'archéologue. La parole d'un Jules Simon, la phrase d'un Le Play restent au contraire vivantes, comme traîne longtemps dans l'air, après la bataille, la forte odeur de la poudre.

Un nom, celui d'un homme sans lettres et sans doctrine, mais doué de foi, de bon sens et de sentiment domine encore ceux des plus illustres. Le second père des apprentis sauvés par les lois modernes reste infatigable ouvrier, devenu député qui a nom Martin Nadaud.

Et ces noms et ces faits nous mène à la loi de 1892, remaniée en 1900, et soumise à cette heure-ci à de nouvelles épreuves.

Elle est honnête d'intentions cette loi actuelle, honnête comme une parfaite sottise. Elle a toutes les vertus du monde, avec un seul défaut qui tue le reste ; elle est inapplicable.

Elle suppose la bonne volonté, la bonne foi, le zèle des patrons.

Elle suppose l'ubiquité des inspecteurs du travail.

Elle suppose la suppression complète de la famille.

Elle est enfin une mère gigogne de grèves puisque l'année même de sa naissance elle en causa quarante-cinq.

L'inspection du travail est une des plus honnêtes duperies que la société bourgeoise ait inventées pour piper l'ouvrier.

Qu'est l'inspecteur ? Un fonctionnaire qui promène son rond de cuir par toute la France au lieu de rester tranquillement assis dessus. Mais ambulant ou sédentaire, le fonctionnaire garde les caractères qui feront reconnaître ses os par les fossoyeurs de l'avenir : il est dépendant, timide, tatillon. Il a peur de son ombre et tremble à tout objet. Voyez d'ici la belle mine d'un inspecteur du travail en face d'un grand industriel. L'un est assis sur les millions d'où il domine, est grand électeur s'il ne daigne se faire député. L'un rencontre le ministre dans les ambassades, à la chasse, aux courses, au Bois. L'autre voyage comme un placier de justice sociale, nourrit sa famille et soi-même des maigres appointements que lui donne l'Etat. S'il déplaît, s'il ouvre des yeux trop curieux, s'il n'accepte pas les heures que le grand industriel daigne assigner pour la visite, comme le feu roi pour une audience, eh bien ! la révolution attend le pauvre homme au bout de sa tournée.

Malgré cela, il y a des contraventions, il y en a même beaucoup : ce qui prouve que l'inspecteur du travail retrouve quelquefois âme de héros. Malheureusement la statistique vous dira que les procès-verbaux sont surtout dressés dans les petits ateliers. Cela veut-il dire que les humbles patrons sont plus coupables que les grands ? Cela veut-il dire que... ?

Contre ce vice de la loi, il est un remède, un seul : il faut que les inspecteurs soient les élus des ouvriers. Inamovibles, ils auront une autorité que la loi actuelle fait variable et flexible.

Les tribunaux n'encouragent guère du reste les contraventions. Quand ils n'acquittent pas le patron, ils prononcent des peines dérisoires et le plus souvent ne les appliquent pas. La loi de sursis rend en cette affaire de très mauvais services. De plus, on néglige souvent de signifier les jugements rendus. Les décisions restent ainsi susceptibles d'appel, jusqu'à l'heure

de la prescription qui éteint la sanction pénale.

Mais les difficultés que rencontrent les inspecteurs du travail dans les usines ne sont rien à côté des obstacles contre lesquels ils se brisent dans les *établissements de bienfaisance*. Il faut franchir sept portes de lente ouverture avant d'arriver aux salles de travail. Les cloches de toutes les cours sonnent à grande volée et, par une singulière aventure, les fonctionnaires ne voient jamais que des récréations dans les pieuses maisons où s'exploite l'enfance — une enfance deux fois sacrée puisqu'elle est sans mère pour sourire, sans père pour protéger ! Dans les ouvriers de charité il y a quarante-six mille petits êtres français des deux sexes qui échappent en fait au bienfait de la loi protectrice.

Si le législateur est en cela impuissant et désarmé, il est simplement négligent pour les accidents.

Jamais la loi ne s'est occupée de protéger spécialement le jeune ouvrier ou la femme par une disposition particulière. L'enfant, par sa faiblesse, par son imprudence, est exposé à des dangers que l'homme ne court pas. Il est éloquent comme un glas, ce chiffre des accidents arrivés aux enfants dans les usines, que donne la statistique : quatre mille cas ont été déclarés en une année ! Et un inspecteur nous disait : "La déclaration se fait une fois sur dix, à peine."

Les tribunaux suppléent de leur mieux à l'insuffisance de la loi : ils se montrent justement sévères dès qu'un enfant est en cause dans une affaire d'accident industriel. Mais de telles sévérités sont des palliatifs, non des remèdes.

Le législateur n'a pas fait qu'un seul oubli. Il a négligé cette foule douloureuse et pâle qui est l'enfance employée dans les magasins. Le petit qui fait des courses, celui qui porte les paquets la modiste qui va sous la pluie faire les livraisons, les enfants préposés, dans le mortel courant d'air, à l'ouverture des portes, ceux qui gardent les étalages en plein air, toute cette troupe est ignorée de la loi française. Les inspecteurs du travail ne franchissent pas la porte de la boutique assassine, du bazar meurtrier.

Une société privée s'est fondée pour défendre cette noble cause. Elle existe comme la société

qui protège les animaux. Mais elle trouve moins bon accueil que l'autre près des pouvoirs publics. Elle lutte contre la mauvaise volonté des agents de la police. Quand on signale au gardien de la paix un enfant qui porte un poids trop lourd on reçoit cette réponse :

— De quoi vous mêlez-vous ? Se plaint-il ?

Et de fait, l'enfant ne se plaint pas. Il a peur de perdre sa place s'il y a procès-verbal. Il supplie celui qui veut le protéger de le laisser passer et vivre.

Voilà pourquoi le cheval de camion est mieux défendu par la loi que le petit ouvrier — attelé comme la bête à une voiture trop chargée.

Les hommes des partis avancés ne font même pas pour cette cause ce que le peuple attend d'eux. Selon les socialistes, la législation du travail de l'enfant n'est pas un but mais un moyen. Ils veulent arriver aux trois-huit pour tout le monde en obtenant ce maximum pour l'enfant.

Et le petit tombe le long du chemin, martyr moderne sans gloire et sans palme. Que de petits corps étendus et glacés marqueront ainsi les stades de la route incertaine qui monte au Progrès !

JEAN DE BONNEFON.

L'IMAGIER

Si, par hasard, un des amateurs qui achetaient au père Biliout ses figurines modelées d'un pouce facile l'eût salué du nom d'*artiste*, voici, sans doute, ce qui se serait passé :

Le bonhomme, du geste vif qui lui était familier, eût remonté ses béquilles jusqu'à la racine de ses cheveux, qu'il avait crépus et bien fournis puis il eût lancé à la figure du flatteur un formidable éclat de rire. Non, c'est trop drôle ! Il en connaissait des *artistes* célèbres, dans cette douce ville de Metz, de tout temps si accueillante et où, aux mauvais jours, le bon Rabelais trouva un asile. Oui, de vrais *artistes*, faisant des statues comme le beau maréchal Ney, qui campe son torse de soldat à l'entrée de l'Esplanade ; encore des verriers, mais lui, parce qu'il

s'amusait à caricaturer ses concitoyens à l'aide de quelques boulettes de glaise, un artiste !

— Pourtant les *artistes*, les vrais, s'arrêtent à mon échoppe. Ils ne sont pas fiers, ces messieurs !... Ainsi M. P... le sculpteur, et un fameux, celui-là ! qui a eu des médailles à Paris, a passé, avant-hier, plus d'une heure debout, là où vous êtes contre le chambrault. Ça l'amusa mes petits bonshommes. Voilà une *Laitière et son pot au lait* qui l'a fait bien rire ; finalement, il m'a emporté un *Grauly*.

— Quès aco... *Grauly* ?

— Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas d'ici. Mais, puisque vous êtes du Midi, vous allez comprendre *tout de même*. Le *Grauly* est un dragon qui, autrefois, dévorait chaque année une pucelle ; un monstre, quelque chose comme votre *Tarasque*. C'est M. P..., justement, qui m'a parlé de la *Tarasque* en m'achetant mon *Grauly*.

* * *

Telles étaient, avant 1870, les ordinaires conversations du père Billiout avec les passants arrêtés par les magots qui, aux vitres, faisaient bon ménage avec les souliers et les escarpins. Car il cumulait, le brave homme : cordonnier en vieux et modeleur. Et si, par modestie, il n'acceptait pas sans protestation le nom d'artiste, les peintres, sculpteurs et gens de goût, le tenant cependant pour tel, le nommaient fort justement l'*imagier*, le comparant ainsi aux artisans de génie qui ont élevé et garui de statues naïves l'admirable cathédrale gothique, modèle que le vieux savetier, sans sortir de son échoppe, pouvait contempler à loisir.

En fait, ce voisinage avait décidé de ses premiers essais, et de la glaise que ses doigts hésitants pétrissaient avaient tout d'abord surgi des griffons, bêtes cornues et autres monstres imités des gargouilles que jetaient, les jours d'orage, des torrents d'eau dans la petite rue en pente où, depuis plus de trente ans, se blottissait son échoppe.

Sa tignasse blanche et emmée, ses lunettes d'un modèle aboli, ses terres cuites et ses glaïses, où revivaient, grossis, les tics des personnalités

en vue de la ville, avaient fait au père Billiout une renommée locale, d'un genre spécial.

Quelques uns craignaient l'esprit satirique de ses glaïses ; beaucoup l'aimaient pour l'esprit et la gauloiserie de ses réparties, la franchise de son caractère, tout de prime saut, mais le plus grand nombre le considéraient comme un doux maniaque, un peu détraqué par la politique.

Cette dernière appréciation était motivée par quelques semaines de prison subies au Deux-Décembre, l'ardeur de ses convictions républicaines l'ayant fait classer comme suspect :

De ces quelques jours passés à l'ombre datait la raucune vivante vouée à l'empereur, haine personnelle, semblait il, et où la politique n'avait rien à voir, mais qu'il avait soiu de cultiver en secret, sans en rien laisser transparaître. Et sa vie s'écoulait ainsi, tranquille et douce, partagée entre le ressemelage des chaussures, qui le faisait vivre, et le modelage des figurines, d'où il tirait toute joie et quelque profit. Soudain, la guerre éclata.

En quelques jours, Metz fut un immense camp résonnant des sonneries de trompettes, des batteries de tambours, secoué, par le bruit continu du canon. Et bientôt le camp, vibrant des fanfares, fit place, hélas ! à l'immense ambulance.

Alors, personne ne pensait plus au père Billiout et à ses magots. Mais, lui, pensait toujours à l'empereur. Il avait voulu le voir, et voici ce qu'il avait vu, un dimanche matin qu'il s'était posté à l'angle du portail dont l'architecte Blondel a déshonoré la pure cathédrale.

À l'issue de la messe, l'empereur descendait lentement les marches en donnant la main à son fils. Son regard indécis flottant sur la place encombrée de légumes, où le marché battait son plein.

Le père Billiout guettait une allure martiale, l'air crâne fixé au profil des pièces de monnaie, et il voyait un homme touché par l'âge et raidi en vain pour en dissimuler au peuple les effets déprimants.

Mais, ce que perçut le regard aigu et exercé de l'imagier, ce fut l'expression douloureuse du

visage, l'accord des tristesses profondes et simultanées de l'œil et de la bouche.

Pensif, le père Billiout rentra aussitôt et essaya de fixer dans la glaise l'image du souverain Achevée, l'œuvre ne le satisfait pas. Il avait voulu marquer de la griffe de sa haine l'image du tyran, et ce qui sortait de ses doigts, au lieu de la caricature vengeresse, c'était la représentation trop fidèle d'un homme affaissé et malheureux. Trois fois il recommença sans atteindre à l'image rêvée. Enfin, lassé, il mit la statuette sur une tablette, loin des regards de la rue, et n'y pensa plus.

Il y a plus de deux mois que les Allemands sont entrés dans Metz. A la fièvre du siège a succédé un mortel abatement.

Taciturne, le père Billiout rapetasse des bottes et encore des bottes !

Derrière la vitre, les cocottes à crioline, les gommeux suçant leur canne, depuis six mois contemplant de leurs yeux sans regard la solitude de la rue.

Un matin de janvier, la pauvre exposition reçut un certain éclat. Dans la nuit, le givre avait jeté à profusion sa poussière de diamants sur le pavé, les vieux murs, partout, et ses scintillements de pierres précieuses faisaient un cadre d'une pure et froide élégance aux figurines de glaise. Arrêté devant l'échoppe, un officier se penche pour un examen attentif. Grand, sauglé dans son uniforme d'une propreté irréprochable, la barbe blonde bien peignée, il offre le type de l'officier de famille noble. Et, une à une, il examine les statuettes de l'air dont il passe la revue de sa compagnie ; puis, un sourire se dessine, s'accroît et se fixe, disant clairement le plaisir ressenti. Après un instant d'hésitation, il entra. Au bruit de la porte, le cordonnier a levé la tête et lâché le tire-pied. Dans un français très pur, l'officier s'informe du prix des figurines.

— Laquelle voulez-vous ?

— Je les achète toutes.

Interloqué et surpris d'une telle aubaine, le père Billiout ne répondit pas tout de suite, calculant mentalement la somme à fixer.

Pendant ces quelques instants l'officier examinait curieusement l'échoppe et il y prenait un certain plaisir, car ses traits s'étaient détendus et n'eût été son uniforme, il donnait le spectacle de l'amateur fureteur, a nusé et curieux tel que l'ont fixé les jolies gravures du dix-huitième siècle.

Le père Billiout dit enfin son prix.

Sans observation, l'officier mit sur l'établi un billet de banque et quelques pièces d'or.

Avec soin l'imagier drapa de fin papier de soie les bourgeoises, cocottes, élégants et monstres moyenâgeux, puis grimpé sur un tabouret, il cherche une boîte pouvant les contenir tous.

Pendant ce temps, l'officier regarde toujours furète, inspecte, puis enfin allonge la main vers un coin d'ombre d'où il ramène une figure de glaise. Et ses yeux, soudain, brillent d'admiration et de convoitise.

— Monsieur, combien vendez-vous cette pièce ?

Haut perché, le père Billiout s'est retourné d'un bloc. Il pâlit.

Pourquoi, lui, le vieux républicain, l'ennemi intime du César, reçut-il un coup au cœur. Il descend de son tabouret, songeur, et, sans répondre, ficèle l'achat dont il vient de recevoir le prix, un bon prix.

L'officier, étonné de ce silence, renouvelle sa question, en ajoutant : "Quel que soit le prix, je m'engage à vous le donner."

Doucement, le vieil imagier retira des mains de l'Allemand l'image de l'homme qu'il haïssait, la pétrit dans ses doigts en une boule informe, puis, les yeux dans les yeux du bel officier, il dit simplement avec la pointe de gouaillerie qui fit surnommer les Messins les Gascons de l'Est :

— Monsieur, celui-là n'est pas à vendre, c'est un portrait de famille.

A. ROGUENANT.

UNE CONSOLATION.

Si l'on ne peut pas toujours éviter le rhume, on peut toujours le guérir avec le BAUME RHUMAL.

Le Vers dans le Fruit

Nous sommes, c'est entendu, le peuple le plus spirituel de la terre.

Plastiquement, notre supériorité s'affirme, indéniabie, sur les Maures aux nobles attitudes, sur les Italiens au fier profil, sur les Scandinaves aux lignes géantes, — sur tous enfin ! Cérébralement, notre culture laisse loin en arrière toutes les philosophies, toutes les sciences, toutes les littératures de ces galapiats d'étrangers.

Une école même, que j'appellerai (si j'ose m'exprimer ainsi) l'École du nombril, hypnotisée par soi-même, ne serait pas éloignée de requérir qu'on élevât sur nos frontières une sorte de muraille de Chine, assez haute pour qu'aucun voisin ne pût la franchir, fût-ce du regard ; assez hermétique pour ne laisser pénétrer nulle rumeur, nul écho du restant de l'humanité, pas même le vent du large ; assez gardée pour que l'exode avec retour et butin soit permis, mais que toute incursion réciproque trouve le seuil barré.

On n'accepterait des autres nations que leur "galette", en dépit des effigies, et le feu purifiant tout. On la naturaliserait à la Monnaie — car chacun sait, également, combien (sauf la Semeuse de Roty, déplorable concession au cosmopolitisme du symbole), nos pièces de cuivre, d'argent et d'or ont fait, depuis soixante dix ans ou à peu près, l'admiration du monde.

Et aussi nos billets de banque, dont la suprématie artistique se démontre si victorieusement, aux devantures des changeurs, par le contraste avec les billets autrichiens ou hispano-américains des petites Républiques du Sud. Et encore plus nos timbres-poste, ceux de la dernière fournée entre autres, surtout le petit jaune, d'une si jolie couleur, que le populo, jamais content, a baptisé le Timbre des Cocus !

Qui donc oserait discuter nos mérites ; prétendre qu'en quoi que ce soit, dans tous les genres, nous n'arrivions pas en tête, non seulement des espèces connues, mais des races à découvrir, sur cette planète ou dans les autres ? Où sont-ils, les mauvais Français qui prônent de prétendus génies éclos sous d'autres latitudes,ût-ce à cent mètres du pieu qui, en limitant

notre sol, doit limiter notre admiration ? Où sont-ils, les non moins lamentables patriotes osant insinuer que nous sommes susceptibles d'un tort, d'un ridicule... qu'il y a des trous à la lune et des taches au soleil ?

* * *

Hélas ! il en est. Et le plus comique, dans l'affaire, c'est que, précisément (à part quelques exceptions logiques en leur rôle et leurs conclusions) ceux-là qui proclament le plus impérativement nos vertus ; qui nous somment le plus rudement de croire — fût-ce contre l'absurde — en notre omnipotence morale et matérielle, en la beauté de nos mœurs, la sagesse de nos lois, la grâce de notre civilisation, sont les mêmes à desservir quiconque s'emploie, d'une façon ou de l'autre, à réaliser leur idéal.

Ce travers du dénigrement, cette déformation d'esprit qui, pour faire rire quelques-uns, se moque d'en faire pleurer bien davantage, la hideuse blague, enfin, contre laquelle Barbey d'Aurevilly, ce paladin, allait en guerre ainsi que contre un monstre véritable, aura fait plus de mal réel à notre pays que la peste, la guerre, la tuberculose et l'alcool !

Je n'exagère rien, en dépit du grossissement des mots. Et je ne suis pas l'ennemie de la joie. Mais elle me semble avoir un champ d'action suffisant en tant qu'ironie vis-à-vis des méchancetés, des convoitises, des vilénies pullulantes. Il a de quoi s'exercer, se moquer tout son saoul, railler de tout son cœur !

Seulement — voilà en quoi le passe temps tourne au péril — il semblerait que le mets ne soit pas assez délicat ; que la dent qui blesse préfère le sang frais, la chair saine... et que le régal soit en raison de la qualité de la victime.

Donc, on s'attable aux meilleurs.

Comme je l'indiquais, l'autre jour, à propos de M. Magnaud, que les mauvais et les veules commencent à se laisser d'entendre appeler le Juste, sur ce point, vraiment, nous sommes des Athéniens.

Des descendants de Tarquin, aussi, du Tarquin à la baguette décapitant les cimes, nivelant rageusement les parterres. On laisse aux gloires le temps de pousser, on s'extasie devant leur

jet vers les étoiles... mais, dès que l'arbuste devient arbre, on commence de le secouer pour voir s'il tient bien ; si ces racines courent ou pivotent — s'il ne serait pas possible de le jeter bas !

Ce vieux chêne de Hugo, avant que d'étendre son ombre sur le siècle, s'était vu, à combien de reprises, tordu par la rafale, et zébré par la foudre !

Mais celui-là tenait bon !

Et l'on ne saura jamais ce que ce petit jeu en apparence innocent, a (c'est là son crime !) découragé de zèles, écœuré de dévouements, éteint de torches et refroidi de brasiers !

* * *

Ainsi, l'une de nos gloires réelles, à Paris, ce sont nos artistes. Leur vie est éphémère comme est le vent qui passe ; mais, comme le vent, aussi, ils sont les porteurs de germes, les semeurs de beauté, les propagandistes de la pensée gaie ou triste qui fleurit au bord de la Seine.

En beaucoup de régions où la France, sans eux, serait pour ainsi dire inconnue, ils ont implanté quelque chose de nous, qui y demeure bien après que le wagon de Thespis, dans le nuage des fumées, s'efface à l'horizon.

On ne colonise point que par le fer ou par l'eau-de-feu. Il a des brousses, au figuré, plus ténébreuses, plus inaccessibles, plus hantées, davantage grouillantes d'ignorances et des préjugés que les taillis du centre de l'Afrique.

Nos artistes entrent là dedans, avec leurs quinquets pour flambeaux et leurs voix pour appeaux. Et Scapin comme saint Yves, et Théodora comme sainte Madeleine voient les oiseaux charmés (ceux de proie comme les autres !) voler sur leurs manches et les couronner d'ailes !

— Seulement... dira Bassecourt, le Bassecourt des "Intimes", que l'on retrouve partout.

Oui, je sais : le Toast à la Petite larme, de Coquelin ; les chasses à l'alligator de Sarah ? Cela choque nos sceptiques et les Nemrods pour clapiers.

Mais il ne faut pas connaître la sincérité ingénue des gens de théâtre hors de scène (c'est bien pour cela que je les aime !) ; mais il faut,

ignorer cette force de la nature qu'est Sarah, pour s'étonner ou feindre de s'étonner.

L'un écrivait "en confiance" pour des amis, comme il eût écrit à son frère ou à son fils, avec la naïveté sans détours, la même bonhomie familière. Et croyez qu'elle est réellement tombée de ses yeux, la fameuse petite larme, source de tant d'amères récriminations !

L'autre fait ce qui lui plaît, comme elle l'a toujours fait, comme elle le fera toujours, indomptée depuis les talons jusqu'aux cheveux, indomptable jusqu'à son dernier souffle ! Elle a laissé là le péplum de Phèdre pour la lance d'Hippolyte ; il lui agréait d'exposer sa vie, sans banalité, comme elle l'a risquée tant de fois plus ordinairement, dans son duel quotidien contre le mal qui la terrassait, sur les planches, et la jetait évanouie en pâture à la curiosité publique.

N'est-ce pas son droit ?

N'est-ce pas celui de Coquelin d'être bon jusqu'à scandaliser les Pharisiens ? Sur le paquebot, au cours de la tournée, il s'est employé, paraît-il, à placer des billets de la Loterie des Artistes dramatiques.

Enfin, voilà donc un grief sérieux ! Voilà donc un argument de poids !

Eh ! quoi, glorieux, riche, considéré, ce "cabotin" prend souci des pauvres Delobelle sans sou ni maille, des duègnes en ruines ; de toutes les tristes cigales qui, après avoir chanté, dansé, demeurent transies dans le sillon que ne réchauffe plus le soleil ? Il se démène, il s'acharne, il veut réussir ?

Ceci, pour le moins, n'est pas naturel. Et comme on ne peut prétexter d'aucun intérêt pécuniaire, on découvre que c'est à des fins de réclame que la dynastie des Coquelin s'efforce, que l'aîné se dévoue, que le cadet s'extermine, que Jean fait l'intérim.

Ça leur apprendra !

À l'étranger, on lit ces choses puérides et déconcertantes. On a de la surprise, on les prend au sérieux, on dit : "Ah ! ces Français, quelles singulières gens !" Car l'on recherche en vain pourquoi des compatriotes s'attachent à diminuer le triomphe, même de théâtre, dont devrait s'enrichir la patrie de tous.

C'est la blague, le ver dans le fruit, le besoin de décrier sans haine pour divertir la galerie. Les cibles changent, le procédé est le même.

Beaucoup en vivent : la France en meurt !

SEVERINE.

LE SECRET DE LA MORALE

Ah ! je plains sincèrement les braves gens qui vont toujours cherchant, en dehors des réalités de la vie... qui vont toujours cherchant de la joie ou de la douleur, du comique ou du tragique, du rire ou de l'effroi, et de l'in vraisemblable, du fantastique, de l'impossible, comme si la pauvre imagination, si peu humaine, du littérateur ou de l'artiste, pouvait, en n'importe quoi, créer, inventer, rêver quelque chose de mieux que ce qui se passe ou ce qu'on voit, tous les jours, autour de soi, sur les visages et dans les âmes... Faux sublime, fausse farce, fausse douleur, fausse joie, faux rire du romantisme mort et du symbolisme mort-né, que vous êtes piteux, pauvres masques, et que vous êtes loin de la vie, en qui sont toutes les sources abondantes, bouillonnantes, et jamais taries, et toujours renouvelées !

Par exemple, pour rester dans les petites choses et dans les petits faits, être taxé de pornographie par Mme Rachilde, comme je le fus, il y a quelques mois, n'est-ce pas là un régal inattendu, étrangement savoureux ?... Se voir dénoncé—indirectement—mais dénoncé tout de même, au parquet, comme je l'ai été ces jours derniers, par le *Fin de Siècle*—vous avez bien lu par le *Fin de Siècle*—pour attentats à la pudeur et outrages à la morale publique, où trouver, je vous le demande, quelque chose d'aussi absolument réjouissant ?..

J'aurais payé, très cher, vraiment, pour que le *Fin de Siècle* imprimât cette phrase : "Il n'est pas un écrivain qui ait atteint à plus d'ignominies délictueuses, qui se soit roulé, pour le seul plaisir, dans plus d'immoralités et dans plus d'ordures, que M. Octave Mirbeau. Et pourtant il n'a pas été, une seule minute, inquiété par le, parquet !" Si j'avais eu besoin d'une justification, d'une réhabilitation, elles étaient là, tout

entières... Eh bien, cette phrase, j'ai eu la joie—après les phrases analogues de Mme Rachilde—de la lire, pour rien, dans cet adorable *Fin de Siècle*, qui juge ainsi de cette façon sommaire mais infiniment précieuse, mon dernier livre : *Le Journal d'une Femme de Chambre*. Opinion, d'ailleurs, dont, je dois le dire, le *Fin de Siècle* n'a pas le monopole—car il n'a pas le monopole de la vertu—et qu'il partage avec de très vieux messieurs à combinaisons, et aussi, avec de certains vaudevillistes, chez qui, du moins, l'indécence bien lavée, bien soignée, bien parfumée, se rachète par un introuvable et farouche patriotisme. Et je me souviens que, quelques jours après la publication de mon livre, je rencontrai un de ces vaudevillistes... bon enfant... mais avec qui, il ne faut pas plaisanter... Il était sincèrement indigné, et il me dit :

— Ah ! non, vous savez... je ne suis pas bégueule... et j'admets bien des choses... Mais ça... c'est trop raide... c'est trop dégoûtant !... Moi... je respecte le public... j'enveloppe !...

Il enveloppe, le brave garçon !... O mystère des cafés-concerts !...

Et pour que ma joie soit complète... voici que M. Albert Guillaume, le sympathique auteur de ces Boushommes Guillaume — ah ! qu'ils sont donc Guillaume, ces bonshommes là ! — et d'un tas de dessins où l'intention polissonne s'allie si franchement à la plus complète — hélas ! — ignorance du dessin... Brave cœur !... Il lui faut de la vertu aussi, à celui-là... et qu'elle soit gaie !... Dès qu'il y a de la douleur quelque part, et que cela ne se passe pas dans un livre, comme dans les Albums Guillaume et les Revues de Fin d'année, où la maison publique, avec ses bas noirs, ses chemises transparentes étoilées d'or, ses chairs peintes et ses lourdes sottises, descend et grouille sur la page et sur la scène... alors ils s'enfuient, les vieux messieurs, et les vaudevillistes patriotes, et les Boushommes Guillaume, et ils crient, en se voilant la face : "C'est trop dégoûtant !"

Eternelle histoire, si tristement émouvante, de la prostitué à qui, son dur travail fini, il faut du bleu... de l'au delà... de la pureté... des

petites hirondelles... des anémones toutes blanches... et de belles histoires morales qui font pleurer !...

J'ai infiniment goûté l'article du *Fin de Siècle*, non seulement en ce qui m'y concerne, mais aussi en ce qu'il y pose une question intéressante. Le *Fin de Siècle* voudrait bien savoir ce que c'est que la morale, et il demande à ce qu'on la définisse enfin, d'une façon "légale". On pourrait savoir alors ce qui est moral et ce qui ne l'est pas, ce qu'il est permis et ce qu'il est défendu de dire... Nous n'avons là-dessus aucun critérium, nous là-dessus pas d'autre critérium que la disposition d'humeur, d'esprit ou d'estomac, plus ou moins réflexe, d'un des membres de la Ligue contre la licence des rues... Ce n'est pas suffisant, en vérité, et c'est souvent contradictoire, et presque toujours arbitraire... L'artiste et l'écrivain dépendent donc uniquement d'une chose qu'il ignore absolument, d'un malheur privé, d'une perte à la Bourse, d'une infidélité de maîtresse, d'une digestion pénible... de toutes ces choses extérieures qui ont tant d'empire sur le jugement des hommes... Il serait à désirer que la morale ne fût pas exclusivement livrée à la seule appréciation, à la seule fantaisie variable et instable d'un homme ou d'une Ligue, mais que sont caractère, et, par conséquent, les garanties de l'écrivain et de l'artiste fussent enfin établis sur des bases solides et fixes de façon à ce que personne — juges et jugés — ne pût désormais s'y tromper.

Il paraît que là est la difficulté, précisément, difficulté aussi difficile à vaincre que la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel et la direction des ballons... Tout ce que les psychologues les plus profonds ont pu comprendre jusqu'ici, c'est que l'immoralité est plus spécialement visible et plus intimement délictueuse dans la nudité de la femme... Pourquoi l'homme nu n'est-il pas immoral?... On l'ignore... Mais il ne l'est point... Et ce qu'on ignore encore plus, c'est ceci :

Nous avons des musées et des jardins publics, dont nous sommes très fiers, et où se trouvent, dans les musées, des tableaux, et, dans les jardins, des statues... Il arrive que ces tableaux

et ces statues représentent des femmes nues... Il est permis, il est décent, il est même extrêmement moral et instructif que nous allions au Louvre et que nous y admirions ces personnes nues, que nous nous promenions dans les jardins et que nous nous régaliions l'œil au spectacle des statues nues... Non seulement cela est moral, cela est gratuit... Mais si ces mêmes personnes nues du Louvre, et ces mêmes statues nues des Tuileries, nous nous avisons de les reproduire, par le dessin, dans un journal, elles deviennent, subitement et mystérieusement, immorales... et, nous, nous tombons sous le coup des lois... Voilà une chose qu'il serait important d'éclaircir... Pour mon compte, je demande, je supplie qu'on m'explique comment il se fait, comment il peut se faire qu'une chose morale devienne immorale dans le trajet du Louvre au journal !... Transformations secrètes de la matière, quel alchimiste, jamais, éclairera vos mystères !...

Il arriva même, à ce propos, une aventure, que conte le *Fin de Siècle*, et qui m'inquiète, m'obsède, me poursuit, comme une nouvelle d'Edgar Poe.

Vous vous souvenez que, durant l'Exposition, le grand succès des collections réunies au Petit-Palais fut pour la pendule de Falconnet, appartenant à M. Isaac de Camondo, qui l'avait prêtée à M. Emile Molinier en attendant qu'elle aille, définitivement s'ajouter aux richesses du Louvre, à qui M. de Camondo l'a, paraît-il, léguée... Tous les journaux en parlèrent avec extase... On nous raconta son histoire par le menu... Des foules énormes, chaque jour, stationnèrent devant cet objet, qui était devenu, en quelque sorte, national... et qui figure les Heures... Et comment figurer les Heures autrement que des femmes nues, je vous le demande?... Naturellement, il ne vint à l'idée de personne de protester contre la nudité, un peu rondouillarde, un peu boudinée, de ces Heures... Tout le monde, d'ailleurs, se fut esclaffé de rire... Encouragé par cet enthousiasme et par ce succès, le *Fin de Siècle* reproduisit fidèlement, à sa première page, cette pendule si fêtée, si acclamée... Le lendemain, il recevait une assignation en

police correctionnelle, pour outrage aux mœurs.. On le poursuivait pour avoir reproduit une chose officielle, nationale, qui, sous la protection du gouvernement, à toutes heures de la journée, recevait l'hommage de l'admiration universelle.. Le *Fin de Siècle* fit valoir ses raisons; on ne voulut pas, d'abord, les entendre... Le pauvre artiste, qui avait copié de son mieux cette pendule, si morale au Petit-Palais, et si immorale sur le papier d'une publication périodique, fut fort maltraité par le juge d'instruction... Enfin, de discussions en menaces, les poursuites furent abandonnées...

— Allez! dit le juge d'instruction... Vous êtes heureux que nous soyons à l'apaisement... à l'éponge... à la joie universelle... Allez.. mais.. vous savez... n'y revenez pas!...

O brave et honnête morale, que de bêtises... et aussi... que de crimes ou commet en ton nom!

OCTAVE MIRBEAU.

C'EST SI FACILE.

La toux cause souvent des étouffements pénibles. C'est bien facile de la calmer avec du BAUME RHUMAL. 158



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York.
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux États-Unis.

SON OMBRE SEULE.

Un homme prévenu en vaut dix. Le rhume est l'imprévu, mais l'ombre seule du BAUME RHUMAL le fait fuir. 145

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
...Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtoat dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL, CANADA